

Lars VON TRIER

*Transfuge,
Lars von Trier, conversations intimes*

September 2021

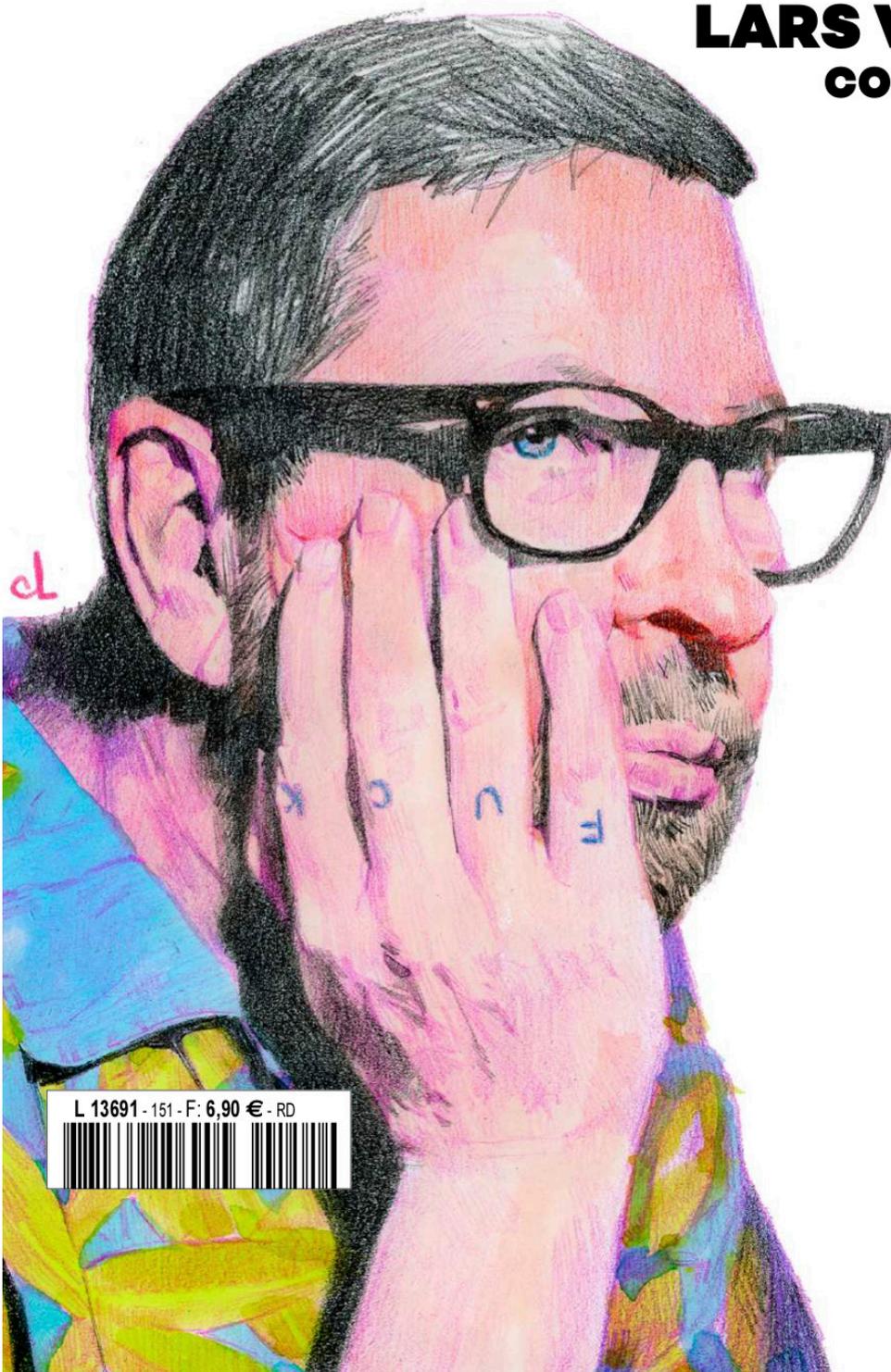
Transfuge
Lars von Trier, conversations intimes
Fabrice Gagnault
October, 2021

Octobre 2021 / N° 151 / 6,90€

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

LARS VON TRIER
CONVERSATIONS
INTIMES



L 13691 - 151 - F: 6,90 € - RD



« Tout ce qui est agréable dans la vie m'effraie »

Le très tourmenté réalisateur danois **Lars von Trier** expose à la Galerie Perrotin des images sublimes extraites de ses plus grands films. Rencontre intense et déroutante chez lui, dans sa maison près de Copenhague, sous l'orage.

PAR FABRICE GAIGNAULT PHOTOS PAR LAURA STEVENS



©LAURA STEVENS

C'est un mythe. De cela, nous pouvons être certains. Qu'est-ce qu'un mythe ? Un nom suffisant à provoquer une stupéfaction muette suivie d'un étonnement curieux empreint d'envie lorsque l'on annonce aller à sa rencontre là-haut, sur les terres tourmentées d'Hamlet et de Strindberg, près de Copenhague. David Lynch partage ce privilège monumental d'admiration sans discussion. Et ils ne sont qu'une poignée dans les domaines de la création artistique ou littéraire. Lars von Trier expose à la galerie Perrotin, celle du Marais, des « tableaux » – le terme n'est pas trop fort –, autrement dit des images extraites de ses grands films. Dans le désordre, *Antichrist*, *Manderley*, *Breaking the Waves*, *Dogville*, *Europa*, *Nymphomaniac*, *Melancholia*, *Element of crime*, *The house that Jack built...* À s'approcher de près, voire de très près, se lisent plusieurs niveaux de lecture comme si l'iris du regard, la carnation d'un bras, le plissé d'une étoffe, la texture de l'écorce d'un arbre, disaient soudain davantage que ce dont on se souvenait de l'image* en

« Au début de ma carrière, je tenais à masquer mes emprunts mais je suis maintenant transparent »

mouvement et de l'histoire qui se déroulait. Cette présentation inédite permet de confirmer ce que nous pressentions : comme chez tout artiste majeur, le discours, parfois violent, provocant, n'est ici que prétexte ; l'intention est ceci : je vous offre la beauté, puissiez-vous la capter et la posséder vous aussi pour toujours.

On m'annonçait l'homme reclus chez lui, concentré sur ses futurs travaux, dévoré de blessures qui ne cautérisent pas, de grands tremblements dus aux abus alcoolisés et autres, hanté de peines insurmontables. Le lot à payer des grands sensibles étreints d'une mélancolie. Il était urgent de rencontrer ce « géant » si fragile que l'on a envie de prendre dans ses bras.

C'est l'été. Il pleut ce matin-là sur Copenhague la paisible et le train roule

vers une banlieue à la quiétude suspecte. Inquiétante ? L'orage s'annonce. Le ciel noir fait ressortir la verdoyance du jardin en pente aux airs de Japon désordonné menant à la maison de bois et de verre, censé répandre le hygge, cette philosophie de bonheur à la danoise. En



principe. La porte s'ouvre. Lars von Trier s'est, pour l'occasion, fait coiffer comme un acteur. L'expert du ciseau qui officie sur la plupart de ses films vient d'éteindre le séchoir. Le réalisateur voudrait le marier à Laura Stevens, la photographe qui m'accompagne, et à laquelle il trouve une ressemblance avec Maggie Gyllenhaal, mais le coiffeur est gay et décline. La grande pièce faisant office de salon avec cuisine américaine est meublée simplement, comme si notre hôte s'en fichait. À l'autre bout de la pièce, une grande baie vitrée donnant sur une rivière où l'on s'attend à voir passer la dépouille d'Ophélie ou le fantôme de Strindberg qui a vécu non loin de là et dont nous parlerons plus tard. Dans un coin, une affiche ancienne du *Vampyr* de Carl Dreyer, et dans son étui poinçonné République Française, la médaille de Chevalier des Arts et des Lettres dont le réalisateur est fier. Lars von Trier a beaucoup changé. Son visage poupin s'est effacé. Pieds nus, vêtu d'une chemise hawaïenne et d'un bermuda qui flotte sur des jambes d'allumettes, ce père de quatre enfants aux

prénoms bibliques et deux fois grand-père, n'est pas au mieux de sa forme. Seul le regard abrité derrière des lunettes conserve une puissance de feu intacte, ses yeux qui ne fixent le visiteur que par à-coups, de biais, ses yeux malicieux, insolents, lucides, voyants.

Lars von Trier parle en anglais, d'une toute petite voix douce, par moment à peine audible. L'assistant m'avait prévenu : « parfois les longs silences suivant vos questions pourront vous surprendre, voire vous déstabiliser, mais ne vous inquiétez pas, il finit toujours par répondre. Ce sont ses médicaments... » Ses médicaments... Tristesse. L'homme que je me retiens d'appeler Melancholy Man, parce qu'il me fait penser à la poignante chanson des Moody Blues, se dirige à petits pas lents vers la table autour de laquelle nous prenons place. Il me fixe, comme s'il ne savait plus pourquoi nous étions là tous les deux, autour de cette table, près de ce mur où est suspendu un grand tableau du XVII^e siècle relatant le massacre des enfants de Bethléem sur ordre du roi Hérode. Sur la table, un exemplaire danois d'*Autoportrait* d'Edouard Levé. Je lui demande ce qu'il en a pensé. Mais il ne l'a pas lu. Allons-y.

Il a écrit un livre qui s'appelle *Suicide*. Il est passé à l'acte une dizaine de jours après sa parution.

Alors je suis sûr que le livre s'est très bien vendu.

Je jette un coup d'œil sur la baie vitrée sur laquelle coule une eau de pluie lugubre, comme des coups de baguettes de tambour à l'approche d'une exécution.

Vous avez construit cette maison ou elle existait avant ?

C'était d'abord une petite maison d'été. J'ai grandi à quelques centaines de mètres de là et j'ai toujours rêvé de ce lieu. Un jour, j'ai pu l'acheter.

Avant le cinéma, il y avait la photographie. Les images que vous présentez signifient-elles que vous faites marche arrière, et retournez au temps où la photographie parlait d'elle-même, à la manière d'un film immobile qui laissait le scénario à l'imagination du spectateur ?

Non, je n'ai pas réfléchi d'une façon aussi intellectuelle. Je suis quelqu'un qui ne travaille qu'à l'instinct.

Mais pourquoi avez-vous décidé d'exposer des photographies ?

Le cinéma, ce sont 24 images par seconde qui défilent trop vite dans l'obscurité de la salle. Il y a très peu chance de conserver une image en soi en sortant d'une projection. C'est pour combler ce manque que je propose une sélection tirée de mes films. Ça me ramène des années en arrière, dans ma jeunesse, lorsque j'achetais les albums de David Bowie.

Un violent éclair suivi du bruit du tonnerre fait trembler la maison soudain plongée dans une semi-obscurité. Lars von Trier se tait longuement en me fixant d'un coup d'œil curieux, à la fois angoissant et amusé, comme s'il jouait.

«La tempête... ça arrive seulement quand des Français



me rendent visite ! Qu'est-ce que je vous disais ? Ah oui... une bonne partie des raisons qui me poussaient alors à acheter un album, n'était pas forcément liée à la musique mais à toutes ces petites choses annexes, la photo de couverture, par exemple, ou celles qui figuraient au dos, toutes ces petites choses étranges comme parfois, les commentaires des musiciens. Quand vous repensez à certaines chansons que vous écoutiez tout jeune, vous pensez forcément à la façon dont elles étaient présentées. C'est un peu ce que j'ai voulu faire avec en montrant mes films par le choix de certaines images».

Comment avez-vous procédé pour la sélection ? Voulez-vous que nous en commentions certaines ?

Ça m'est difficile parce que lorsque je pense aux photos, je pense à toute l'équipe derrière et cela me remet en mémoire les problèmes techniques. Mais bon, essayons.

Kirsten Dunst en robe de mariée flottant sur une eau boueuse, les yeux ouverts.

« Là, c'est assez clair. C'est un hommage à Ophélie, la malheureuse fiancée d'Hamlet. *Melancholia* est inspiré des œuvres préraphaélites. Au début de ma carrière, je tenais à masquer mes emprunts mais je suis maintenant transparent par rapport à cette question. Mes films sont pleins de citations d'autres créateurs ».

Lars von Trier reprend son souffle, ses mains agitées de tremblements ne semblant plus s'arrêter.

« Vous trouverez aussi beaucoup de références au cinéma. À *Solaris*, de Tarkovski, par exemple. J'avais vu une scène du *Miroir* à la télévision lorsque j'étais enfant et c'est comme si j'avais été frappé par la foudre».

Il s'arrête de parler pour boire à la paille dans une sorte de biberon. De l'eau, précise-t-il, avant de me confier ne pas avoir bu une goutte d'alcool depuis cinq mois, afin de limiter les dégâts dans ses relations familiales, amicales et professionnelles. Un record. Il n'est, m'assure-t-il, jamais resté abstinent aussi longtemps. Il y a toujours un tas de raisons qui poussent les gens à picoler. Je lui demande quel a été le déclencheur.

« J'ai été soigné toute ma vie par des psychiatres. À un moment de ma vie, j'en ai eu marre d'avalier chaque jour autant de pilules. Je me suis dit pourquoi pas une bouteille de blanc à la place ? Peut-être que ça me ferait le même effet. Mais c'est rapidement devenu

un enfer pour ma famille. Résultat : j'ai deux divorces derrière moi ».

Nous revenons à l'image de Kirsten Dunst, une autre aussi où la comédienne s'enfuit la nuit par les bois, en robe de mariée. Le réalisateur passe volontiers du coq à l'âne sans qu'il me soit possible de savoir si cela tient à son traitement médical ou à sa façon de converser.

« J'imagine tristement que dans trois cents ans, tout ne sera plus sur cette Terre que Règlements, Règlements, Règlements ! »

« L'énergie de cette image est liée à celle que diffuse le tableau original de John Everett Millais. Lire ce qui se cache derrière une création m'évoque le fait de creuser un trou et découvrir des couches successives de sédimentation. C'est la même chose en art, il suffit de décoller les couches une à une et vous découvrirez les inspirations ou les emprunts à d'autres. Mon travail est un travail de calque, comme il l'est sûrement pour les autres. C'est ainsi que nous conservons une image vivante des origines : en rajoutant toujours plus de calques dessus. Mais arrêtons avec ce défilé d'images, je préfère que nous poursuivions la conversation autrement ».

Vous nourrissez-vous dans les musées avant de commencer un film ?

Je le faisais quand j'étais très jeune. Mais lorsque j'ai achevé mes études en fac de cinéma, je me suis dit : « J'ai maintenant mon petit bagage artistique et c'est tout ce dont j'ai besoin ». Je suis arrivé sur terre avec l'ordre de cultiver mon inspiration en suivant une certaine direction. Je refuse de m'écarter de ce chemin-là, même si je découvre soudain quelque chose d'intéressant ailleurs. Je suis désolé, mes pilules me font parler très lentement. Il fait si sombre !

Ne vous en faites pas. Je vous écoute.

C'est bon alors !... Mon débit ralenti m'évite de parler

trop vite sans réfléchir. Je ne risque pas de me faire coffrer par la police française et emprisonné pendant cinq ans à cause de ce qui s'est passé à Cannes.

Rappel des faits : se référant au second degré, et très maladroitement, à la douloureuse découverte tardive de sa filiation paternelle, Lars von Trier avait déclaré lors de sa conférence de presse suivant la projection de Melancholia au Festival de Cannes en 2011 : « je voulais vraiment être juif, mais j'ai découvert que j'étais un nazi. Je comprends Hitler mais bien sûr je ne suis ni pour la Seconde Guerre mondiale ni contre les Juifs ».

« Lorsque j'ai eu des ennuis, j'ai demandé à un type de l'ambassade de France à Copenhague : « Cinq ans de taule, c'est vraiment ce que votre pays va m'infliger ? » Il m'a répondu : « Oui, cinq ans. Et à Marseille, en plus ». Ça m'a complètement traumatisé. À Marseille, là, non, ça signait mon arrêt de mort. Je n'y aurais pas survécu ».

Mais vous êtes revenu à Cannes il y a deux ans, et on ne vous a pas mis les menottes sur la Croisette.

Oui, c'est vrai, mais si j'avais dit la même chose en Allemagne, il ne se serait probablement rien passé, car les Allemands affrontent mieux leur passé que les Français qui ont du mal à regarder en face ce qu'ils ont fait aux Juifs pendant la guerre. De mon point de vue, il est important de continuer à parler de ces choses-là et non et de les cacher. Au Danemark, nous n'avons pas de loi



contre la liberté de parole. Vous pouvez prononcer le mot n*, un mot que je ne vais plus jamais répéter de ma vie. Je ne suis absolument pas nazi, ça y est j'ai prononcé le mot ! et les gens qui ont vu mes films le savent. Et puis vous savez quoi ? J'ai été ivre à toutes mes conférences de presse à Cannes sauf à celle-là. J'étais sobre. Pas un gramme d'alcool avant de me rendre à cette conférence de presse. Le truc, c'est Twitter qui venait d'être lancé et ces quelques mots de trop étaient parfaits pour leur pub. Ce que j'ai sorti à la fin n'aurait jamais dû être pris au sérieux. Je crois en la liberté totale de la parole. C'est la chose la plus importante.

« Je n'aime pas que mes films rapportent trop d'argent »

On m'avait averti : ne pas l'embarquer sur l'incident cannois de peur de sorties de route imprévues, ce qui ne sera pas le cas. Mais le réalisateur de Element of crime y tient, et veut poursuivre, pour se justifier une fois de plus. Une blessure qui suppure en lui et peut aussi expliquer son état physique et son épuisement psychique.

Au-delà du scandale, justifié ou non, cet épisode a-t-il bouleversé votre existence d'une façon irrémédiable ?

Oui, mais cela va beaucoup plus loin qu'un drame personnel. Cela m'a surtout inquiété pour la France. Si vous menacez d'emprisonner quelqu'un parce que vous considérez qu'il y a des mots légaux et d'autres qui ne le sont pas, alors vous vous approchez à grand pas de la dictature. J'imagine tristement que dans trois cents ans, tout ne sera plus sur cette terre que règlements, règlements, règlements ! Lorsqu'il n'y a pas de règlements, les choses peuvent être discutées de manière sobre et nuancée sans tomber dans le grand spectacle.

Dans une interview accordée à *Transfuge*, le cinéaste John Waters affirme que la cancel culture et le politiquement correct sont les pires maux actuels. Qu'en pensez-vous ?

Oui, il a raison, mais à ceci près que nous devons apprendre à ne pas craindre ce qui nous oppresse. C'est comme si vous marchiez dans un bois et que vous aviez peur des loups, qui peuvent effectivement être dangereux. Mais si vous n'en avez pas peur, alors vous pouvez prendre le risque de poursuivre votre chemin. C'est pareil avec le système, il faut continuer de tracer sa route, quoiqu'il en coûte.

Pourquoi aimez-vous répéter que la provocation est importante ?

Parce qu'elle incite les gens à prendre conscience de ce qui va trop loin et par là-même, est dangereux. Si vous adoptez une position de neutralité sans prendre de risque,



The house that Jack built

vous ne risquez pas d'apprendre et d'enquêter, de savoir ce qui est bien ou mal. Vous êtes obligé de provoquer pour que les gens puissent commencer à réfléchir et à discuter. C'est ça l'humanisme. Je reconnais qu'il y a eu une provocation maladroite de ma part à Cannes, mais je pensais naïvement que ce n'était pas si grave car dans mon esprit, la France était le pays idéal lorsque vous souhaitez exprimer une liberté poétique dans vos propos.

Mais êtes-vous si certain que la provocation soit contingente à la création artistique, et même nécessaire ?

Bien sûr que non. En revanche, ce qui m'inquiète d'un point de vue plus général, surtout en ce qui concerne l'avenir de mes enfants, c'est de constater que la liberté d'expression est de plus en plus menacée, y compris en Occident. Nous avons vécu, sans bien nous en rendre compte, l'âge d'or de la démocratie. Maintenant c'est terminé.

Êtes-vous sincère lorsque vous affirmez ne pas être intéressé par l'idée que les gens aiment ou non vos films ?

C'est plutôt que je me fous de savoir si l'un de mes films rapporte beaucoup d'argent. Au contraire, je

n'aime pas que mes films rapportent trop d'argent. Je les considère comme des succès s'ils gagnent juste assez pour me permettre de réaliser le suivant. Si les bénéfices sont trop importants, je dois me rendre à l'évidence que, d'une certaine manière, j'ai échoué parce que je demande juste de quoi survivre. Ma maison me suffit.

Vous n'avez pas besoin de beaucoup d'argent pour vivre ?

Absolument pas. Je me contente de très peu.

Y-a-t-il un réalisateur contemporain que vous admirez ?

Aucun. J'admire les anciens. Je n'ai rien contre les nouveaux films mais je dois conserver une vision supérieure du cinéma. Je doute qu'un grand chef aille se nourrir au kebab du coin. Je dois me concentrer uniquement sur la tâche qui m'est impartie, réaliser les meilleurs films possibles. Seule exception, le premier *Matrix* que j'avais trouvé fantastique, depuis j'ai arrêté de voir des films. La plupart des réalisateurs se nourrissent de ce qu'ils voient à l'écran et se copient les uns les autres. Je suis ma propre voie sans chercher à être influencé par quiconque. Je dois aller à l'essentiel, à ce que j'ai en tête.

Mais vous-même, jugez-vous aussi sévèrement vos films que ceux des autres ?

Oui, d'autant plus que je me suis imposé plein de règles tout au long de ma vie. Et puis j'ai lu *Histoire d'O*. Alors, la sévérité, ça me connaît ! (rires) *Nymphomaniac* en est d'ailleurs très inspiré. J'aime beaucoup l'histoire de Dominique Aury, la secrétaire et maîtresse de l'écrivain Jean Paulhan. Elle a été amoureuse de lui pendant trente ans, mais il n'a jamais quitté sa femme. Un jour, elle lui a dit : « je vais écrire une histoire que tu aimeras à la folie ». Elle a écrit un chapitre que Paulhan a adoré. Puis la santé de son amant s'est dégradée et elle a décidé d'écrire vite les chapitres les uns à la suite de l'autre afin qu'il reste en vie.

Que faites-vous ici, lorsque vous ne tournez pas ?

Je lis. Je viens de relire *Le Château de Kafka*, extraordinaire. Ce qui est intéressant avec un génie comme Kafka, c'est que d'une certaine manière son œuvre ne lui appartient plus : elle appartient à l'humanité tout entière. Tout ce qui transcende le talent et l'intelligence fait partie du patrimoine de l'humanité.

« Je suis mécontent de ces pilules que je suis obligé d'avaler chaque jour et qui ralentissent mon cerveau »

Vous dire ça me met dans une situation inconfortable car je préférerais ne pas bénéficier de droits d'auteur, mais c'est impossible : mes films font vivre beaucoup de gens qui participent à leur élaboration.

Nous parlons maintenant longuement de Strindberg grimant la petite côte de la villa des Orchidées, à Dieppe, avec son sac de voyage lourd de manuscrits, déclarant à son hôtesse : « je viens de la mort ». Réponse de celle-ci : « je m'en doutais à voir votre mine de déterré ». Strindberg qu'il aime, Strindberg, son voisin invisible. Je me demande si cet homme si fragile, peut encore travailler. Ses mains tremblantes, son regard parfois si fixe, si habité de cauchemars... mais oui, il achève le montage de cinq nouveaux épisodes de L'hôpital et ses fantômes, la série créée en 1994, il y a donc presque trente ans. Le réalisateur tend son index vers le mur d'en face. J'aperçois deux lignes parallèles tracées au feutre rouge et ponctuées de quelques mots. C'est le déroulé très minimaliste de son prochain long-métrage.

« Ce sera un film typique de mon univers, précisément, le mal y sera très présent et ça se terminera par un suicide. Ce ne sera pas un film facile ».

J'imagine... Je vois que ça commence avec le nom prometteur de Kierkegaard...

Oui, mais Kierkegaard est aussi le nom d'un cimetière.

Vous affirmez que la rébellion est dans vos gènes. Mais vivre dans un pays aussi calme n'aide pas vraiment à être rebelle...

Au contraire, tout est politique. La plupart du temps, lorsqu'un parti arrive au pouvoir, il ne respecte pas ses engagements, comme on peut le voir avec le gouvernement socialiste danois actuel et la question des migrants. Mon père, ou l'homme que je pensais être mon père et qui était juif, aimait répéter que l'on peut mesurer la moralité d'un pays par la façon dont ils traitent ses migrants. Je suis absolument d'accord.

À quel âge avez-vous découvert que votre père biologique n'était pas celui qui vous avait élevé ?

À vingt ans. Ma mère me l'a révélé avant de mourir. Cet homme était encore vivant. J'ai voulu le rencontrer mais ça s'est très mal passé alors que ma mère m'avait dit que c'était un type très sympathique. En fait, c'était un vrai connard. Il m'a reçu très froidement et m'a déclaré : « je n'ai rien à te dire. Si tu dois à nouveau t'adresser à moi, passe par mon avocat ». Et c'était tout. C'était juste un vieux con. Je ne voyais pas où était le charme chez lui.

Cette révélation vous a-t-elle poussé à entreprendre une analyse ?

Non. Je ne suis pas opposé à la psychanalyse mais dans mon cas, ça aurait exigé au moins une vingtaine d'années. C'est beaucoup trop. Je n'ai pas le temps pour ça. Alors j'ai essayé de gérer mes phobies comme j'ai pu.

Vous êtes toujours aussi claustrophobe ?

Oui, je ne prends pas l'avion et j'ai peur de tout. Si quelque chose est agréable dans la vie, vous pouvez être certain que j'en aurai peur. C'est une conception très danoise de la catastrophe, où vous imaginez le pire comme dans « Les revenants », la pièce d'Ibsen où l'orphelinat finit par brûler le jour de son inauguration.

Votre abstinence actuelle est-elle due à votre présence aux réunions des Alcooliques Anonymes ?

Avant, mais pas cette fois. Ces réunions sont si déprimantes que ça provoque l'effet inverse chez moi : je n'ai qu'une envie, me saouler à nouveau en rentrant à la maison. Ce sont des gens très gentils et c'est une bonne idée, mais pas pour moi.

Parce que vous avez besoin d'être seul et que vous n'aimez pas qu'on vous donne des ordres ?

Oui, sans doute pour ces deux raisons.

Dux questions m'obsèdent ayant un rapport avec ses signes d'apparence physique.

Pourquoi s'est-il fait tatouer « Fuck » sur ses phalanges et d'où vient son goût pour les chemises hawaïennes ? Un hommage à Las Vegas Parano et l'image cool tréballée par feu Hunter Thompson ? Mais non.

« Je venais de voir *The Indian Runner* de Sean Penn, un film dans lequel Viggo Mortensen a le mot « Fuck » tatoué sur ses phalanges. J'ai appelé Sean Penn pour comprendre pourquoi il avait demandé à Viggo d'apparaître comme ça à l'écran. Sean m'a répondu en se marrant que c'était une idée de Viggo, « une idée stupide comme peuvent en avoir les acteurs pour donner plus de consistance à leurs personnages ». Je lui ai alors répondu : « toi, tu as plein de gros tatouages, mais moi, j'aimerais bien me faire faire ses petits « Fuck » sur les phalanges ». Et c'est ce que j'ai fait, parce que je devais le faire. Pour moi, ça signifie plus que « Va te faire foutre », c'est aussi un conseil et un avertissement que je me suis lancé à moi-même : « N'oublie pas de baiser ». Copyright... Viggo Mortensen. Merci petite pilule ! Elle n'a pas fonctionné et grâce à ça, je me souviens des noms. (rires) Les chemises hawaïennes, c'est par réaction

contre ma seconde femme qui les détestait. Lorsque j'ai découvert qu'elles étaient surtout portées par ce qu'on appelle les white trash, ces Américains rejetés par tout le monde, je me suis voulu être : un white trash. Voilà la raison pour laquelle j'en porte très souvent. J'en possède beaucoup ».

Vous êtes un grand réalisateur. Certains crient même au génie. Est-ce le genre de compliment qui vous fait peur, ou vous vous en foutez ?

Je m'en fous. La seule chose que je sais, c'est qu'à la seconde où vous mourez, vous tombez dans un oubli plus ou moins rapide. Nous avons les uns et les autres très peu d'importance sur cette terre. J'espère qu'il restera de moi un ou deux films. Je suis assez fier de *Melancholia* mais *Dogville*, que j'ai écrit en dix jours, est peut-être mon meilleur film. Le tournage a été difficile, je me faisais l'effet d'être un homme-orchestre en m'occupant de tout en même temps, la lumière, le son, la caméra... et puis les acteurs peuvent être chiantes. Parfois ils se comportent comme des enfants insupportables.

Je le sens épuisé. Il est temps d'arrêter mais il s'excuse une nouvelle fois.

« Non, non, vous êtes vraiment le bienvenu, je suis juste mécontent de ces pilules que je suis obligé d'avaler chaque jour et qui ralentissent mon cerveau. Je vais arrêter de prendre ces saloperies. Certaines pilules servent à m'empêcher de trembler, d'autres sont destinées à lutter contre les effets secondaires provoqués par d'autres pilules. Vous voyez un peu le cercle vicieux ? »

Oui je vois tout à fait. Avez-vous aussi été accro aux amphétamines pour tourner, comme Sartre qui en avait besoin pour écrire ?

Non, je fonctionnais uniquement à l'alcool et à la coke. C'est un mélange fantastique. Je n'ai jamais eu de problème avec ce cocktail parce que je ne carburais à ça que dans le cadre du travail, jamais ailleurs.

Comme Freud.

Sauf qu'il ne buvait pas. Freud a inventé l'usage de la cocaïne. Au début, il administrait un gramme par jour à chacun de ses patients. Résultat, ils sont tous devenus rapidement accros. La cocaïne est une substance très tentante. Freud a même écrit un livre sur ses mérites mais je ne l'ai pas lu. J'ai un ami qui a pris tellement de coke qu'on a dû lui changer toutes ses dents. Si vous croisez quelqu'un avec un sourire d'une



blancheur suspecte, vous pouvez être certain que c'est un ancien cocaïnoman.

Une éclaircie. Nous descendons par le petit chemin escarpé vers la rivière pour la séance photo. Mais soudain, comme si le dieu du bonheur danois n'approuvait pas, un fracas d'eau s'abat sur la chevelure domptée par le coiffeur gay. Et sur les nôtres. Laura Stevens demande à Lars von Trier s'il accepterait de poser dans l'eau. Réponse : « Je préférerais me suicider. »

Nous nous nous abritons sous la maison dont une partie est bâtie sur des pilotis et contemplons en silence la rivière trouée par l'averse, comme autant de balles de mitraillette. Et sans doute apercevons-nous la rimbaldienne « blanche Ophélie flotter, comme un grand lys » et Strindberg, « venant de la mort ».